« La féodalité au haut Moyen Âge »

À propos de la 47^e semaine du Centre d'études sur le haut Moyen Âge de Spolète (8-12 avril 1999)

Pierre Savy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/299>

DOI : 10.4000/labyrinthe.299

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1999

Pagination : 125-126

Référence électronique

Pierre Savy, « « La féodalité au haut Moyen Âge » », *Labyrinthe* [En ligne], 4 | 1999, mis en ligne le 19 février 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/299> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/labyrinthe.299>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Propriété intellectuelle

« La féodalité au haut Moyen Âge »

À propos de la 47^e semaine du Centre d'études sur le haut Moyen Âge de Spolète (8-12 avril 1999)

Pierre Savy

- 1 Le prestigieux colloque organisé chaque année par le Centre d'études sur le haut Moyen Âge de Spolète, en Italie, portait, du 8 au 12 avril 1999, sur un des thèmes les plus anciens et les plus débattus qui soient : le « féodalisme », ou plutôt la féodalité au haut Moyen Âge — période qu'il faut entendre, pour pareil thème, de la plus large manière. On a en effet souvent entendu parler, durant ces cinq jours, du Moyen Âge « central » (parfois jusqu'au XIII^e siècle) plutôt que du haut Moyen Âge stricto sensu.
- 2 Comme toujours, avaient été invités à parler des historiens nombreux et de nationalités différentes, encore que d'une part, le monde ibérique fût nettement sous-représenté, sans parler de l'absence presque totale de l'Europe centrale et orientale, et que, d'autre part, la nationalité des orateurs ne préjuge évidemment pas de leur champ de recherche : il s'agissait d'abord et avant tout de la féodalité de l'Occident médiéval, et même assez largement de la féodalité italienne. Les approches comparatistes (sans parler d'une approche interdisciplinaire du problème), qui ont dans le passé trouvé les illustrations les plus diverses, n'étaient pas ici de mise. Plus classiquement, ce colloque entendait traiter de cette féodalité, bien identifiée mais fort discutée aujourd'hui encore, qui caractérise la société occidentale des X^e-XII^e siècles.
- 3 Il s'agit donc d'un thème majeur et ancien, qui a son historiographie propre avec ses références classiques. Le rapport à ces œuvres fut, de manière peut-être inattendue, au centre des préoccupations ; l'allocution inaugurale prononcée par Chris Wickham allait constituer un point de référence, fût-il traité avec ironie, pour l'ensemble des intervenants. L'historien anglais avait proposé de distinguer entre trois types, A, B et C, de féodalité. Une approche marxiste fait de la féodalité un mode de production et considère la terre sous l'angle de ses fins économiques et du profit qui peut en être tiré, en particulier via le prélèvement seigneurial — c'est le type A. Le travail fondamental de Marc Bloch pose la féodalité comme définition du système tout entier — on parle alors d'une société féodale ; cela constitue le type B, que nous croyons prédominant

dans l'historiographie. Enfin, l'approche plus juridique et attentive aux aspects normatifs qu'illustrent les travaux de Ganshof ou de Mitteis s'intéresse fondamentalement aux rapports inter-personnels et aux liens féodo-vassaliques — on a là le type C. On voit que sous le même concept de féodalité, les historiens parlent en somme (exclusivement, alternativement ou conjointement) de trois types (au moins) de féodalité. Le terme de féodalité est du reste traité avec beaucoup de prudence, et il est jugé aujourd'hui beaucoup plus problématique qu'il ne l'était il y a trente ans. La typologie de Wickham, qui n'est certes pas complètement nouvelle, paraît donc efficace, claire et convaincante.

- 4 Par ailleurs, dès avant le colloque, chacun pouvait s'attendre, au vu du programme, à ce que le débat ouvert il y a déjà quelques années entre les « mutationnistes » et les « anti-mutationnistes », dont il semble parfois que Dominique Barthélémy soit l'unique représentant, occuperait le devant de la scène. Ce fut le cas en effet. La question qui les oppose est celle du moment où naît la « société féodale » et de la pertinence ou non de l'idée de mutation, voire de révolution, pour caractériser la période située autour de l'an mille. Les « mutationnistes » soutiennent que la féodalité surgit alors et que la seigneurie et les rapports féodo-vassaliques se diffusent ; nier cela revient à affirmer que dès avant la fin du X^e siècle, la société présente de nombreux traits caractéristiques du système féodal, et que la rupture de l'an Mille est un mythe historiographique. Peut-être la présence d'historiens comme Stephen White ou Susan Reynolds aurait-elle été profitable et aurait-elle permis à un débat plus global et moins régional de voir le jour. Surtout, ce débat déjà « installé » dans l'historiographie n'a pas été vraiment dépassé ; mais il a été enrichi et approfondi par ce colloque.
- 5 Une autre absence significative dans ce colloque fut évidemment, comme l'a fait remarquer Pierre Toubert dans sa remarquable intervention conclusive, celle de l'histoire économique, jadis dominante. Cette absence est peut-être liée à la crise du paradigme marxiste — le type A n'a guère été illustré à Spolète ; elle traduit aussi la crise de l'histoire telle que la pratiquait l'école des *Annales*. On note également que les aspects culturels de la féodalité ne retiennent pas l'attention, pas plus que le problème des frontières externes de la féodalité — la confrontation de la féodalité occidentale avec les autres féodalités (latine d'Orient, turque, en terre d'islam).
- 6 Les interventions et les discussions ont cependant été d'un grand intérêt et d'une grande variété. Variété dans les méthodes d'abord, puisqu'on a pu entendre des interventions fondées sur un savoir d'ordre juridique (Gigliola Di Renzo Villata, Piero Brancoli Busdraghi), archéologique (Michel Bur), ou numismatique (Philip Grierson). Certains ont osé envisager simultanément plusieurs zones géographiques (Thomas Bisson). D'autres ont, sur une région définie, offert de belles synthèses (Pierre Bonassie, François Menant, Gerhard Dilcher). Le discours inaugural de Chris Wickham et la table ronde animée par Pierre Toubert, Chris Wickham encore et Cinzio Violante offrent une bonne mise en perspective de ces interventions, qu'il n'est pas question de résumer dans leur ensemble. Par l'énormité du thème retenu, par la largeur de l'arc chronologique considéré, par la richesse et la diversité de ce qui a été dit, il est sûr que les actes, dont la publication est d'ordinaire rapide et de bonne qualité, intéresseront beaucoup d'historiens.

AUTEUR

PIERRE SAVY

Pierre Savy est élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm.